12

Can
FRC
3616

ÉCOUTEZ-DONC,

POUR SERVIR DE PENDANT

A

OUVREZ-LES-YEUX.

ILS ONT DES OREILLES ET ILS N'ENTENDENT PAS.

M. DCC. XC.

MtW 6064

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

ÉCOUTEZ-DONC,

POUR SERVIR DE PENDANT

A

OUVREZ-LES-YEUX.

JUSQU'A préſent la France conſternée n'a ſu verſer que des pleurs : de funeſtes cyprès ont ombragé ſon front; & portée ſur les ailes de l'indépendance & de l'anarchie, elle n'a vu qu'une trompeuſe Liberté lui creuſer un lugubre tombeau. La Croſſe affligée, la Simarre délaiſſée, la Finance aux abois, un Peuple furieux, des Démagogues inſenſés, des Ariſtocrates hébêtés, des coups de main manqués, des projets avortés, une Couronne convoitée, une Aſſemblée Nationale furieuſement embarraſſée, & pardeſſus tout, le Deſtin armé de la marotte de Momus, faiſant, défaiſant; bâtiſſant, détruiſant; encourageant, intimidant; & le Sage ſe moquant de nous tous, tel eſt le tableau en raccourci d'une révolution qui fit déraiſonner

les Desmoulins, bavarder les Tournons & les Prudhommes, enrouer les Mirabeau, les Barnave, les Chapeliers, &c..... égosiller enfin tous les crieurs publics engraissés de nos sottises.

A cet aspect j'ai vu du fond de mon grenier l'aimable Folie, ayant pitié des malheureux François, de ses enfans adoptifs, secouer ses grelots, me peindre sous des traits charmans & pittoresques, cette révolution funeste, terrible aux yeux d'un Aristocrate épouvanté ou d'un Milicien National. C'est assez gémir, infortuné fuyard; c'est assez nous épouvanter, invincibles guerriers, vous par qui les murs de l'épaisse Bastille ont été renversés: plus de noirs cyprès, de crêpes lugubres, de chants funèbres: que le myrthe amoureux vienne ceindre le front de nos guerriers à la mode; que les lauriers brouillardés, dans une matinée du pluvieux hyver, dans lequel nous sommes, couronnent nos vaillans champions; je veux faire retentir en tous lieux le récit admirable des travaux d'un Peuple vainqueur des hazards, vaincu par la misère, qui, dans le sein de la gloire, se vit prêt de mourir de faim; de ces braves soldats qui, trottant & par monts &

par vaux, guidés par l'héroïsme des Catins de la Capitale, dans une nuit pluvieuse, crottés, éreintés, échinés, ne songèrent qu'à boire en arrivant, & après les exploits les plus inouis, servirent de cortège à un bon Père, qui voulut bien encore, après le plus horrible attentat, les reconnoître pour ses enfans.

Quel Dieu dois-je invoquer! quelle Muse guidera mon pinceau! Bat!.... on diroit que j'embouche la trompette héroïque. O divine Paresse, je n'aime pas, tu le sais, le verbiage, les grands mots, les fureurs pythoniques des Orateurs du manège, ni les cris factieux des partisans de la Liberté: je veux rire, m'égayer, amuser même, s'il est possible, tous mes Concitoyens: qui me blâmeroit ne seroit pas François. Laissez-moi donc rire; car, je le sens bien, je rirois malgré tous les tableaux lugubres, malgré tous les faiseurs de Journaux, de lamentations piteuses, de réflexions anti-aristocrates, ... malgré même la Lanterne.

Mais quoi! mon pays est ruiné, la France n'a plus de crédit, le Négociant voit toutes les branches de commerce supprimées, anéanties;

les Arts, l'Induſtrie, tous les talens n'ont plus d'eſpoir, d'encouragement, de Mecènes; je n'ai pas le ſol, & je voudrois rire; pourquoi pas..... Quand Law ruina la France, le Commerce & le Régent, le François chanſonnoit, plaiſantoit encore.... Sans doute qu'il avoit de quoi vivre; mais nous.... Pariſiens, je vous laiſſe les Juges, & ſi mes doléances, mes lamentations, mes triſtes jérémiades, viennent porter atteinte à ma gaieté, appeſantiſſent mon ſtyle, & troublent mon cerveau, vous ſentirez, comme moi, ma pénible ſituation, & la vôtre, en ces jours de famine & de misère, me ſervira d'excuſe.

Plus adroits, plus induſtrieux, meilleurs calculateurs que nos Miniſtres d'aujourd'hui, au milieu d'un gaſpillage éternel, des emprunts accumulés, des dépenſes innombrables, des vols quotidiens, on voyoit cependant ſous les étendards du luxe & des plaiſirs, florir le commerce, s'étendre l'induſtrie; le pavillon François régnoit ſur le vaſte Océan, les amours libertins ſecouoient leurs flambeaux; à leur éclat tous les François fortunés ſavouroient d'heureux jours: on admiroit l'embonpoint d'un Prélat, l'empleur d'un Financier, la mine jou-

flue d'un Parlementaire : chez nous l'Anglois dépoſoit ſon ennui, l'Eſpagnol ſa gravité, l'Italien ſa jalouſie; près de nos Belles, l'Allemand oublioit ſa bouteille; le Ruſſe, ſes conquêtes & ſa gloire; le Turc, ſes malheurs & ſon Serrail, & tout un Peuple content, heureux & ſatisfait, couroit au milieu des fêtes, des plaiſirs, des ſpectacles; louoit les dépenſes guerrières de Louis-le-Grand; la généroſité, le luxe, les emprunts de Louis-le-Bien-Aimé, & ne voyoit qu'avec effroi l'économie, la ſage conduite d'un Roi trop honnête homme, dans un ſiècle de dépenſes, de prodigalité, au milieu de ſes ſujets dépravés & corrompus.

Malheur au premier qui, jaloux de notre antique félicité, vint jetter un œil indiſcret ſur l'état de nos finances; qui nous aſſaſſina par ces grands mots de banqueroute, de payement, d'États-Généraux; que de bienfaits n'aurions-nous pas à rendre à celui qui, plus ſage, auroit ſaiſi ce nouvel héraclite, & l'eût étouffé... (ſous des monceaux de roſes; car nous ne ſommes pas méchans); malheur à celui qui, l'écho de ces foux à lier, entonna le mot vuide de ſens de Liberté; nous promit monts & mer-

veilles; calomnia tous les siècles passés; critiqua tout, & de ces portraits exagérés, de ces tableaux surchargés, épouvanta le cœur du bon François; alors aux cris forcenés des bouches vendues à l'ambition, des écrits affreux dictés par le fanatisme ou la sottise, l'on vit l'affreuse Discorde faire siffler ses serpens, l'anarchie vint établir son empire parmi nous. Dès ce moment le fanatisme de la liberté s'arme de poignards, l'égoïsme aiguise un fer meurtrier, l'ambition soudoie, le soldé frappe, & la France éplorée meconnoît les enfans; elle frémit, chancelle, succombe, & l'ame sensible....

Je vais peut-être mêler mes pleurs aux siens... Foin du chagrin! irai-je encore attrister mes compatriotes, mes amis? Nous n'avons que trop pleuré, que trop perdu; nous ne sommes que trop sûrement ruinés. Peignons, sous de riantes couleurs, la catastrophe la plus singulière, instruisons l'Univers, & si jamais un Peuple pouvoit un moment convoiter notre sort, que le récit de nos burlesques aventures, qui, dans la suite, apprêteront à rire à nos neveux, lui serve de leçons, lui apprenne à se contenter de son état, & à ne jamais desirer

que

que ce que la ſage Nature voulut bien lui accorder.

Pour remédier à nos maux & ſe moquer de nous, l'aimable Folie crut qu'il étoit à propos de nous inſpirer le deſir de demander des États-Généraux. Voulez-vous ſavoir ce que ſont des États-Généraux? Parmi quelques bons pères de famille, quelques hommes ſages & prudens, quelques êtres vertueux & déſintéreſſés, élus dans le fond de nos Provinces, le reſte eſt le ramaſſis & la compilation de tous ces hommes ambitieux, intrigans ou hypocrites; de ceux qui, dans les Provinces, ſe ſont illuſtrés par des actions d'éclat, ou qui ſe préſentent au plus offrant & dernier enchériſſeur; de ceux enfin dont les têtes à beaux projets, gonflés par l'orgueil de la Philoſophie moderne, ne reſpirent que ſuppreſſion, deſtruction, ruine de la Religion; des préjugés antiques, des coutumes ſages, des privilèges reſpectables. Et c'eſt ici qu'il faut vanter & notre ſiècle & notre France! quel choix! quels hommes dignes de repréſenter le Peuple le plus nombreux, le plus auguſte, le plus puiſſant, & l'un des mieux inſtruits! J'aime aſſez le bon mot de notre auguſte Mo-

narque : QU'AUROIT-ON DIT SI J'AVOIS APPELLÉ AUPRÈS DE MOI DES NOTABLES DE CETTE ESPECE ? Enfin, pour achever le tableau, l'on a fait choix des hommes les plus audacieux, les plus cabaleurs, les plus fiers antagoniſtes de la Nobleſſe & du Clergé, les plus dignes d'entreprendre un forfait exécrable & de l'achever. Vous qui dûtes à ces titres bien connus votre élévation & votre gloire, frémiſſez. . . . . Si le Ciel peut punir le crime, redoutez ſa vengeance ; elle ne peut tomber que ſur vous. Tels ſont les dignes Repréſentans de la Nation Françoiſe ; le reſte, effrayé par vos hurlemens, rebuté par vos intrigues, épouvanté par vos menaces, ſe tait, ſe cache, craignant vos funeſtes complots, vos projets antipatriotes, & redoute ces ſarcaſmes, ce ridicule, ces pamphlets que vous lancez ſur ceux qui veulent défendre la Juſtice, ou élever la voix en faveur de la vérité.

C'eſt du ſein de la volupté, du centre des plaiſirs, que ſortira le monſtre qui doit ravager l'Univers ; ſon nom eſt la Sottiſe, amie des foux, des libertins, des fanatiques (car tous ces mots ſont ſynonymes). Reine des trois quarts de

l'Univers, l'Ignorance, la Bêtiſe ſont ſes filles favorites; le Fanatiſme eſt ſa compagne, monſtre qui vit de tout, qui reſpire par tout, qui règne ſur tout: ici, ſous le manteau de la Religion, il anime le Brabançon rebelle. . . . ſous le maſque de la Liberté il gouverne le François. . . . ſous les drapeaux de Catherine le Ruſſe marche à la victoire. . . . dans les champs Polonois il reſſuſcite un Peuple dont bientôt il fera ſa victime. Quand il parle on écoute; quand il commande on obéit; il ſait tout détruire, il ne reſpecte rien; à ſon exemple nos faux Députés n'ont ſu rien reſpecter, ni propriétés, ni privilèges, ni droits, ni mandats; ils ſe ſont crus les Rois des Provinces, prêts à les ſacrifier, ſi le cas l'exigeoit, & on les verroit refuſer même d'obéir, ne point quitter la Capitale s'ils étoient rappellés, & braver le courroux de leurs Commettans, comme ils bravent & les loix de la juſtice, & leurs ſermens, & la foi des conventions; ils ont cru qu'en opprimant les deux premiers Ordres de l'État; qu'en paroiſſant mépriſer les grandeurs, les dignités, ces titres qui firent autrefois les Héros & les défenſeurs de la Monarchie, ils pourroient s'aſſeoir ſur le Trône

de Charlemagne, de Louis XII & de Henri; fouler aux pieds les fleurs-de-lys, rendre un bon Roi odieux à ses sujets. Ils ont cru qu'on les prendroit pour les maîtres de la France ou bien pour ces hommes immortels, pour cette assemblée de Rois qu'admiroit autrefois dans Rome Cyneas, l'Ambassadeur de Pyrrhus. Pauvres petits êtres! Rome possédoit des hommes, des citoyens, des êtres vertueux; & toi, France, ose te juger, & juger tes nouveaux maîtres.

Un aveugle enthousiasme, cousin inséparable de la Sottise, leur fit céder ce qui ne leur appartenoit pas, sacrifier ce qui ne leur coûtoit rien, renoncer aux choses sur lesquelles ils n'avoient nul droit. En vain un bon père voulut les ramener à la raison, la sagesse à l'équité, l'infortune publique à des moyens moins violens: la Sottise triomphe, & tout nous préssagea la révolution annoncée, fomentée, publiée, desirée, excitée par nos sages Mentors.

Un Roi sage veut les guider; un Chef veut ramener ses sujets à la paix; un père veut contenir ses enfans. Avec juste raison il s'arme d'un fouet vengeur; mais l'Ignorance, la Discorde & la Haine entourent la Sottise. De con-

cert, guidés par le Fanatisme, elles volent à Paris, elles enflamment une vile populace bien largement soldée par l'ambition. Ces hommes, devenus foux, sont des Rois de théâtre qu'ils promènent dans les rues d'un air furieux : ils courent en insensés ; on dit qu'en les voyant le Fanatisme rioit de plaisir, quoiqu'il n'aime que les pleurs. Aimable Folie ! ce fut là ton triomphe ; tu vainquis ces Divinités subalternes. La scène change, & bientôt je vois un Peuple se presser, comme les fourmis auprès d'un fruit desséché, chercher des armes, s'étouffer pour en avoir, & perdre plus de combattans que le Turc n'en perdit dans les champs de la Servie, ou à-peu-près. Je les vois chargés d'armes rouillées, pesantes, rompues, chanter leur triomphe ; déja ils partent, ils courent, ils volent vers un fort antique. La Folie me présente un tableau magique : j'y vois des hommes marcher par milliers, des femmes hurler dans les rues, des enfans chanter la palinodie ; le canon vomit du feu, & non la mort ; chacun s'empresse, s'évertue ; après bien du bruit, du fracas, de l'embarras, un drapeau paroît, & je lis ces mots écrits en lettres moulées : PRISE DU POULAILLER.

Mais tout-à-coup le Fanatisme irrité ſecoue ſes torches funèbres; il appelle la Vengeance & le Soupçon ténébreux; des ſcènes d'horreur ſe ſuccèdent, ſe répètent; le François rougit, & la Folie excite en vain les ris, les jeux & les plaiſirs : des monceaux de cyprès couvrent les roses qui l'entourent; elle cache ſon front, détourne les yeux, & le François eſt coupable. O jour affreux!..... pour le coup je m'impatiente; quand finira ce ton de MISERERE..... Par pitié réveille-toi, aimable Folie! ſecoue tes grelots, & tu triompheras. Auſſi-tôt je vois des Diſtricts ſe former, des bataillons ſe composer, des pains benis s'offrir à la bonne GENEVIEVE, des drapeaux ſe benir, la Baſtille ſe démolir, des Députés ſe démentir, des Corps-de-Gardes ſe conſtruire, des repas ſe préparer, des fêtes ſe donner, des uniformes s'achever, & le tambour étourdir nos oreilles. Divinité que j'adore, voilà ton chef-d'œuvre! tu devois alors forcer nos États-Généraux de fuir, ou bien tu devois cueillir des guirlandes de fleurs, les enchaîner par la main des plaiſirs, obtenir la paix & de beaux jours, & ton nom immortel ſeroit beni par tous nos bons François.

Mais la Sottise se ravise, le Fanatisme frémit de rage, il arme la Noirceur, la Méchanceté, la Famine, & Paris n'a plus de pain. Pauvres Parisiens! hier sur les murs de la Bastillle tu chantois des airs de triomphe: aujourd'hui, pâle & défait dans les rues bourbeuses de ta puante Ville, tu cherches en vain de quoi subsister: tes prétendus amis veulent, ou que tu périsses, ou que tu serves leur vengeance; ils veulent que tu marches sous leurs pas à la gloire. . . . des hazards; ou que tu succombes sous les coups meurtriers. . . . de la faim canine.

Marche, dit le Fanatisme, & mon flambeau vous guidera. . . . marche, dit la Sottise, enlevons un Roi, notre maître, & nous aurons du pain. . . . marche, dit l'Ambition & la Vengeance, & vous régnerez avec moi. Reste, disoit la Folie, & je te promets la paix, du pain & le bonheur: elle parloit en vain, c'étoit comme au manège, celui qui le plus fort hurla fut écouté, & la marche s'ouvrit.

La Folie cependant fit encore un tour de

ſon métier. Aux ſcélérats, aux bandits ſoldés, aux catins des halles, elle mêle de jolis minois, quelques hommes raiſonnables : elle eſpéroit réuſſir, mais le Fanatisme appelloit à ſon ſecours la liberté, & toutes les têtes déraiſonnèrent, parce qu'un chacun crut être libre.

Cependant la milice p....ne s'aſſemble ; les ſoldats ſe rangent ſous leurs drapeaux ; la F....te commande à contre cœur : on part.... en vain le ciel menace, les vents foudroient, la pluie tombe, les pieds s'embourbent, les habits ſe mouillent, les armes ſe rouillent ; on arrive, tout repoſoit cahin-caha. Il fallut boire, une armée ne doit rien avoir de plus preſſé, & chacun ſe logea là où il put.

Déraiſonnant toujours, notre nationale aſſemblée montée en VERTIGO, ne ſavoit où donner de la tête ; elle s'enrhuma toute la nuit, & le matin elle vit .... ô Fanatisme... ô Ambition... ô Fureur... François ! Peuple généreux, ſoldats de la Fayette ; ſauvez votre Roi, ſauvez la Famille royale, ſauvez l'honneur

l'honneur de la nation.... un moment le fanatisme triomphoit, l'ambition déjà dévoroit ses victimes, la sottise régnoit. Vous qui dans les champs de Fontenoi avez cueilli des palmes immortelles ; vous à qui souvent la patrie dut ses triomphes & sa gloire, c'est vous qui fûtes sacrifiés en ce jour d'horreur ; victimes de la fidélité que vous devez à vos maîtres, vous êtes mort pour sauver votre Roi & son auguste Famille : & la France, qui vous devoit des couronnes, a pu demander votre suppression & votre exil. Mais en vain on veut vous flétrir, & justifier des scélérats ameutés ; le burin de l'histoire démentira les récits imposteurs, & vengera votre mémoire, l'honneur de la France, & publiera le service signalé qu'à ce jour vous rendîtes à la Patrie. La Fayette, tu voles à leur défense, au secours de ton Roi ; Louis pardonne, les Gardes-Françoises savent enfin rougir ; leur maître consent de partir, il brave une populace mutinée, un parti désespéré, une assemblée couverte de honte ; il part avec son auguste épouse & ses enfans ; sans amis, sans escorte, sans garde. Français ! vous rougirez un jour, & ce forfait hor-

rible doit surpasser aux yeux de la Postérité le jour exécrable de la Saint-Barthelemi.

Il est maintenant un problême à résoudre, & la Folie le donne au plus fin. Le Roi est-il libre dans la Capitale ou ne l'est-il pas? Avant de prouver l'un & l'autre, le bassin qui est entre le Pont-Neuf & le Pont-Royal, à Paris, doit se remplir de brochures pour ou contre, ce qui présage un grand gain pour les Imprimeurs & les Libraires.

Quoi qu'il en soit, la Folie est revenue sur l'eau; elle a guidé l'assemblée de l'Église au manège, d'un lieu de pénitence à celui de correction. Elle croyoit enfin régner un jour par les plaisirs, mais ces cœurs endurcis n'aiment que des scènes d'horreur, ne respirent que la vengeance, & ne cherchent qu'à nuire.

États-Généraux, vous qui, sous Louis XII, fîtes le bonheur de la France, que n'êtes-vous revenus sous un autre Louis, sous un autre Henri, qui mérite à tant de titres d'être aimé, qui l'est malgré les vices du siècle, la corruption de nos cœurs, malgré les clameurs de l'am-

bition, de l'égoïsme & de l'intérêt? Honni soit des États-Généraux de 1789; honni soit des Députés infâmes qui prédominent encore; honni soit de la philosophie trompeuse, la mère des crimes que vantent les scélérats d'aujourd'hui; honni soit de ces hommes, les agens de la sottise, du fanatisme & de la fausse liberté; de ces hommes qui, recevant une solde immense, après avoir embrassé les idoles du tems, ont soldé à leur tour; qui, nouveaux Baziles, pour réussir dans leurs desseins, ont eu recours à la calomnie, & dont les libelles, les sarcasmes, les pamphlets ont accablé les Nobles qui les méprise, & le Clergé trop foible qui, non sans raison, entrevoyoit sa ruine. Depuis la misérable brochure en une page jusqu'à l'in-fol. depuis le PATER DÉMAGOGUE jusqu'au libelle forcené de la France libre, du séditieux Desmoulins, tout fut mis en usage, & la gravure servit à éterniser nos sottises, attesta que notre esprit républicain oublioit ce qu'il devoit à ses Rois, qui les rendirent libres, aux Grands qui furent autrefois l'espérance & le soutien de la Patrie, & qui nous faisoient vivre à présent. En un seul jour l'esprit de vertige s'est emparé du François; en un seul jour des bras se sont

offerts à nos chers Députés pour enſanglanter la ſcène; la proſcription a enveloppé en un ſeul jour le Clergé & la Nobleſſe; un ſeul cri s'eſt levé, & la France a failli devenir un déſert.

O ſiècle de crimes! périſſe ta mémoire, que jamais tu ſois cité comme celui des calamités, de l'infortune & de la misère. Au moins dans des jours plus heureux on vit quelques vertus honorer l'humanité; mais dans ces jours maudits, on n'a pas vu une ſeule belle action, pas un acte de vertu, & cette révolution n'offre aux yeux d'un ſage obſervateur, que le raffinement du crime, que l'égoïſme le plus parfait, l'hypocriſie la mieux voilée, les complots les plus déteſtables, & le compoſé de tous les vices & de tous les forfaits.

Toujours de la triſteſſe, toujours du chagrin, toujours ma triſte pſalmodie reprendra le deſſus! Faut-il qu'un François, & qu'un François né dans les belles plaines du Languedoc, puiſſe ou gémir ou ſe mettre en colère? Il eſt vrai que le temps n'eſt guère chantant. O divine gaieté! viens à mon aide; viens ranimer mes pinceaux; viens de tes traits enjoués & malins aiguillonner

l'esprit de mon Lecteur; viens, profite de la liberté de la presse, de cette liberté si libre qui sait renfermer l'Auteur, l'Imprimeur & l'avide Colporteur; qui craint la vérité, & qui n'aime pas que l'on plaisante; c'est un peu trop fort. Pourquoi nous empêcher de louer les belles actions de nos illustres Représentans? Pourquoi nous empêcher de prôner tout le bien qu'ils ont fait? Les moyens qu'ils nous ont offert pour nous enrichir, les richesses dont ils nous ont comblé, & la manière active avec laquelle ils rétablissent nos finances, notre commerce & notre crédit. O sublime marotte de Momus, toi qui sais t'amuser & plaisanter même au milieu de l'infortune publique, par pitié viens un jour t'établir au manège; tout alors deviendra charmant, plus de morgue! de méchanceté, de cabale, de noirceur, de haine, d'aristocratie, de fureurs, de jalousie..... Eh bien! l'on rira, l'on plaisantera, l'on médira finement, & l'on croira voir Moliere ressuscité, monté sur de nouveaux traiteaux..... Quel malheur ce seroit-il? Ils ne savent jamais recourir à la gaieté, seul remède infaillible pour les maladies désespérées. François! sache qu'aux États de Blois l'on égaya par la danse la gravité

de nos Députés ; que pendant la guerre de la Ligue, Médicis donnoit des fêtes, & préludoit ainsi le carnage qui devoit les suivre ; que pendant la guerre de la Fronde la chanson & le vaudeville égayoient nos terribles Parisiens ; qu'enfin le grave Janséniste & le doucin Moliniste ne dédaignoient pas de s'évertuer avec nos femmes & nos filles. Patience ! j'espère qu'il nous en arrivera tout autant, & qu'une bonne réforme nous apprendra à nous amuser, à rire, à boire, à raffoller, & je parie que nous serons heureux. O bon Henri ! nous le serons ; un de tes petits-fils nous l'a promis.

Or, mes bons amis, voici mon projet. Jusqu'ici nous n'avons été que pauvres & malheureux : je veux, moi seul, vous rendre le bonheur, consolider vos finances, & vous donner des Etats-Généraux.... Fi donc ! dira quelque être empenaillé, ou infatué de ses richesses & de sa grandeur ; il va nous donner les États de la folie. Pourquoi pas, l'ami ? Ceux-ci vaudront bien ceux de la morgue, de la philosophie, de la cabale, de la haine, de la vengeance. On rira.... eh bien ! tant mieux, cela dilatera le cœur. On chantera.... tant mieux, cela dila-

tera l'esprit. On boira... tant mieux, cela dilatera l'estomac. On sera toujours gai, toujours jovial; les gens d'esprit ne pourront plus dire de grands mots, on ne hurlera plus, on ne songera qu'à devenir heureux.... Eh bien! encore tant mieux; nous voilà bien malades d'être gais, contens & satisfaits : écoute, ennemi déclaré de nos plaisirs, écoute & juge après.

La gaieté, la prudence, l'aménité, l'impartialité éliront les représentans de ces Etats-Généraux que la bonté, la loyauté, la paternité d'un bon Roi, auront convoqués. On les logera.... tant vantés à Paris, où cependant ils seront aussi libres que dans les landes bordeloises : on placera l'assemblée entre l'Opéra & les Italiens, pour égayer nos graves Sénateurs. On aura choisi, je l'imagine, de bons enfans, de braves pères de famille qui aimeront le bien, & qui sur-tout auront prouvé qu'ils l'aiment, non par des livres, des discours; on ment trop avec cela, mais par de belles actions. Ce ne seront pas des aristarques, de grands faiseurs de projets, des amis de gens qui cabalent bien soldés; mais nous aurons des prosélites de la justice & de la vé-

rité, dont le front se déridera quelquefois ; qui sauront tour-à-tour festoyer & l'Amour & Bacchus. Les trois Etats seront confondus ; le Clerc, le Noble boiront avec le Tiers, sans aller s'inquiéter qui d'entre eux a plus de quoi ; en tout cas, les premiers payeront CHOPINE. D'abord pour première œuvre, ils annulleront, casseront, briseront tout ce qui s'est fait. Amis, diront-ils après, François, votre Roi n'a pas le sol, la banque est ruinée, la caisse vuide, la dette immense, & pas brin de crédit : voici ce qu'il faut faire : donnons tout ce que nous avons de trop ; mais que nos dons soient un peu plus solides que des boucles d'argent.... &c. Choisissons d'honnêtes caissiers ; qu'ils amènent les dons patriotiques, & qu'ils payent vîte. MM. du Clergé, de la Noblesse, à l'aide ; la Nation se trouve mal ! un peu de votre coffre-fort ; payez comme le Tiers, & faites des sacrifices. Alors tous à l'envie les uns des autres, à qui mieux mieux.... puis l'on corrigera les abus, l'on fera des réformes sages & salutaires, jusqu'aux Princes mêmes feront des sacrifices. ; on se rapportera pour tout le reste à l'intégrité, à la sagesse, à la bonté de notre Monarque. Puis l'argent viendra,

les

les caisses se rempliront, l'on paiera. Ce n'est pas tout, amis, il faut vivre, boire & manger. Alors de l'industrie, des arts, du commerce, de la circulation : MM. les Riches, venez au milieu de nous ; donnez-nous des fêtes, des jeux, des spectacles ; que les étrangers arrivent, & vive l'Opéra ; nous leur donnerons des chansons, des pompons, des filles, des restaurateurs, & eux nous donneront leur argent. Plus de jalousie parmi nous ; qui plus aura, plus dépensera..... au moins plus d'avarice, nos Représentans dépenseront les premiers, chacun les imitera, & puis vogue la galère.

Que ferons-nous des Districts, des soldats soldés & non-soldés? Bah! un bon fusil, un grand sabre, de l'exercice donnent de la sante ; on laissera les Corps-de-Garde pour nos jeunes Parisiens, ils s'en porteront mieux : mais plus de voyage de Versailles, de Loi Martiale, de prise de Bastille, de canons braqués. Plus de tyrannie, d'oppression ; plus de Maîtres & de Roitelets à la tête des Municipalités ; on diroit alors que nous aurions moins d'amour pour la liberté que nos Rois, que l'on calomnie tant,

moins d'esprit que ce Richelieu, qui écrasa avec tant d'art la Noblesse, les grandeurs & les vains titres ; moins d'adresse, de fureur, de frénésie que l'Anglois, archi-esclave ; que le Polonois ambitieux, que le Brabançon patriote. Nous enverrons de tems en tems les Districts faire assaut avec les Troupes Impériales, avec les bons Marins d'Anglois ; cela leur donnera de l'appétit, & un avant-goût pour la musique canonière & les ballets militaires ; puis après, vive la joie ; du plaisir, de la gaieté, des danses, des noces, voilà tout ce qu'il nous faut, & puis un bon Roi au milieu de tout cela, qui nous aimera, que nous aimerons ; & puis un petit Dauphin, qui suivra l'exemple de son père ; il y a de quoi raffoller, & l'on dira que c'est un plaisir de n'être pas François ! que les États-Généraux vont au mieux ! au diable la Constitution, si elle ne porte pas & plus de plaisir & plus de profit, s'il faut toujours nous chamailler, s'il faut nous regarder de travers, nous méfier les uns des autres, & travailler pour les races futures ; la belle obligation qu'elles nous auront ! reste encore à savoir si elles voudront de tout ce qui s'est fait ; & nous après avoir juré, pesté, rossé, tué, pillé & fait les Nico-

dêmes, nous appellerons cela des États-Généraux ? Oh ! j'aime bien mieux les miens. François ! si le cœur vous en dit, envoyez ceux-ci... où ils voudront aller, & nous affichons & annonçons les États-Généraux de la folie sous le meilleur des Rois, pour 1790. Je vois de mon grenier tel qui croit dire méchamment, ce pourroit être plutôt les États de la raison ; eh bien ! vous les appellerez comme vous voudrez, cela m'est égal, le nom n'y fait rien, l'effet fera tout. Pourvu qu'un chacun puisse rire, qu'un chacun puisse danser quand l'envie lui en prendra, qu'un chacun puisse boire sa chopine & mettre la poule au pot, comme vouloit le bon Henri, qui, pour nous rendre heureux, n'eût pas convoqué les États-Généraux de 1789, mais les nôtres, tout ira à souhait, & le Destin sera confondu, la Sottise honteusement expulsée du manège, le Fanatisme sera ridiculisé, & l'Ambition ira régner dans d'autres Royaumes.

O vous, MM. des États ! n'allez pas vous fâcher contre moi. On diroit que vous seriez, ou Démagogues, ou Aristocrates ; le bon Parisien pourroit sérieusement vous en vouloir, & cela dérangeroit vos projets. Il y

a cependant lieu de croire & d'espérer que pour le bonheur de la France, vous reviendrez à la justice, à la raison ; que vous bannirez d'au milieu de vous l'esprit de parti, de cabale, d'intrigue ; que vous ne calomnierez plus ce pauvre Clergé que vous avez ruiné, (l'on doit au moins avoir pitié de ceux qu'on a injustement dépouillés) vous ne calomnierez plus cette brave Noblesse qui s'impatienteroit à la fin ; vous ne ferez plus soldé, & vous ne solderez plus ; vous n'ameurez plus les peuples, & vous ne crierez plus à l'aristocratie ; vous bannirez de vos cœurs toute idée de vengeance, tout projet destructeur. Loin de vous cet esprit de régicide, cet esprit républicain, cet esprit de nouveauté qui doit vous rendre odieux à la Postérité. Soyez sincères & vrais ; vous avez fait des fautes, eh bien ! c'est un malheur, qu'il n'en soit plus parlé ; à tout péché miséricorde. Vous n'avez pu remédier à nos maux, je le crois bien ; vous avez eu de la morgue, de l'enthousiasme fanatisé, de la méchanceté, de la noirceur, du sérieux, de la cabale ; eh bien ! de la gaieté, des plaisirs, de l'union, de la paix, & tous nos maux sont oubliés. Alors que l'on s'embrasse ; Prêtres,

Guerriers, Financiers, Commerçans, Parlementaires, Ouvriers, vive la paix! vive la Nation! vive nos nouveaux Députés! vive surtout ce bon Roi, ce père de son Peuple, ce Louis qui seul pouvoit faire notre bonheur, dont je ne puis parler sans enthousiasme, dont l'infortune m'arrache des pleurs, & qui, par ses vertus, est seul digne de régner sur un Peuple sage, éclairé, amateur de la véritable liberté. Si mes souhaits sont exaucés, la France est sauvée. Hâtez-vous, il en est tems encore, & nous pourrons retrouver du crédit, du bonheur & la paix.

François! que vous serez heureux si mes vœux sont exaucés; je vois déjà tous les complots avortés, tous les projets dissipés, & la paix vous montrer de beaux jours; toutes les classes de citoyens ne craindront plus l'indigence & la misère, le Fanatisme & la Sottise ne nous maîtriseront plus, une fausse idée de liberté ne troublera plus notre cerveau; la crainte ne nous montrera plus des fantômes, & nous ne croirons plus qu'à des conspirations réelles & bien démontrées.

L'assemblée des États fera le bien, en respectant les propriétés, en faisant une juste répartition des impôts, en appellant le mérite par-tout où il se trouve, aux honneurs & aux dignités ; en faisant revivre les bonnes mœurs ; en ressuscitant les mots de Patrie, d'obéissance aux Loix, de respect, d'amour pour le Monarque, & de vénération pour la Religion ; en laissant à tous les citoyens les moyens d'offrir leurs dons à la Patrie ; en ne les ruinant pas d'avance, & en n'exigeant que des dons qui ne puissent effrayer personne, ni l'excessive parcimonie du riche, ni la générosité du pauvre ; en rendant à la Justice son ancienne splendeur & sa primirive gloire ; Thémis ne peut jamais se montrer avec trop de pompe & d'éclat ; en réhabilitant cette Magistrature vénérable, autrefois l'appui du Peuple, qu'un chacun adoroit, que le fanatisme de la liberté avilit en ce jour, mais que le noble orgueil, le courage & la fermeté de certains de ses membres immortalisent à jamais. O Bretagne ! c'est toi qui doit jouir de ce triomphe, de la gloire de posséder de tels Magistrats ! Si la raison peut se faire entendre, & reprendre ses droits, en ressuscitant tant la

Nobleſſe Françoiſe, chez qui ſeule peuvent ſe trouver, il eſt vrai, les grandes vertus & les grands crimes, mais qui toujours maîtriſera le vulgaire, parce que l'homme ébloui par le merveilleux encenſera dans tous les tems, & ſe proſternera devant le grand, le majeſtueux, le puiſſant & le beau : en remédiant aux maux de l'État; portez la paix, & non la guerre interne, pour tous les individus; plus d'amour de nouveautés; on veut défendre les anciens uſages; on veut défendre ſes propriétés, ſes droits, & le citoyen s'arme l'un contre l'autre : & voilà l'origine des malheurs de la Nation, qui ne finiront jamais, ſi la vanité, l'eſprit de parti, l'orgueil philoſophique, le crime, la cabale, la ſottiſe, peuvent ne plus préſider dans une Aſſemblée de Repréſentans.

FIN.

.645.